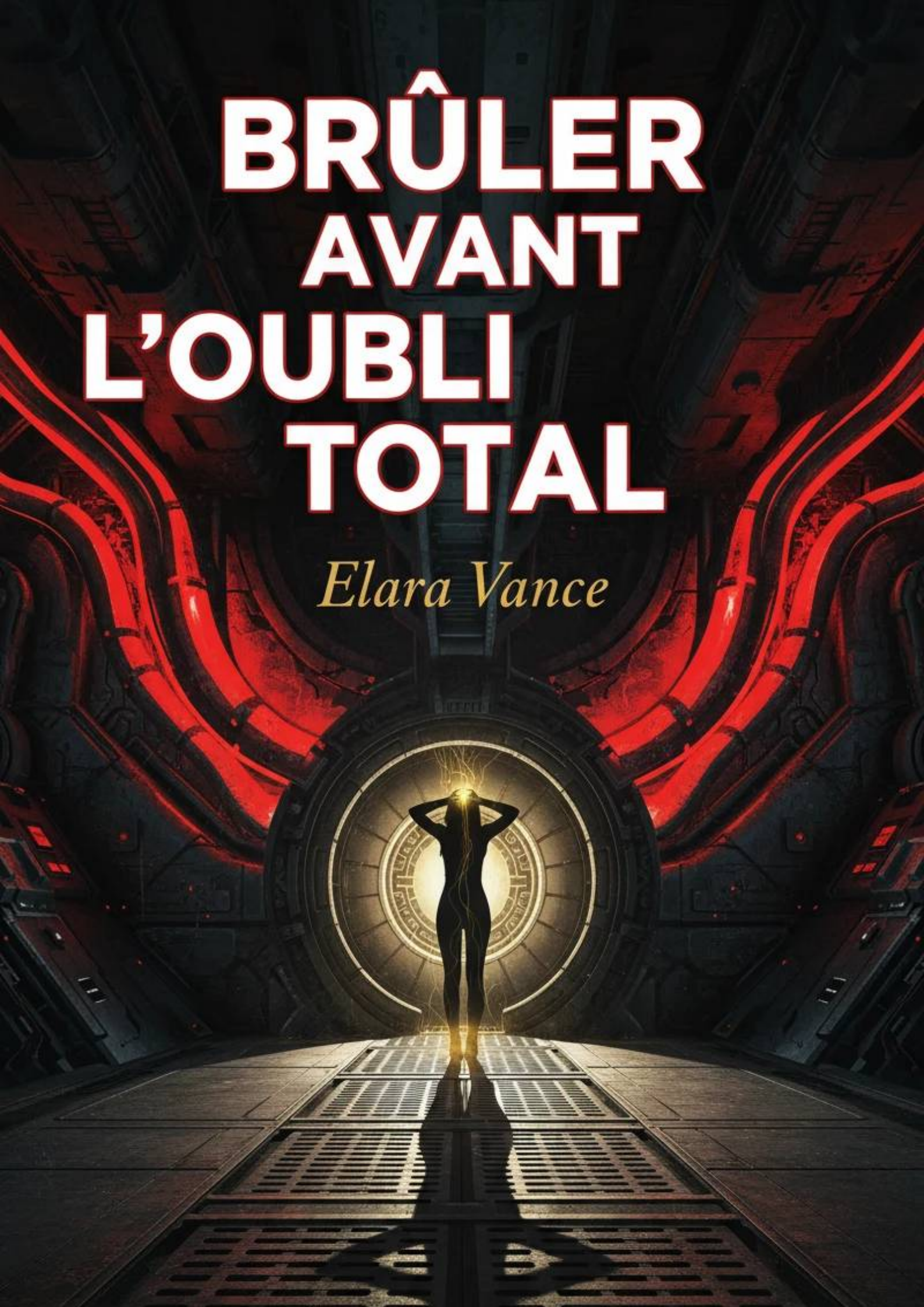


BRÛLER AVANT L'OUBLI TOTAL

Elara Vance



Brûler avant l'oubli total

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Journal des Ombres	4
Chapitre 2 : L'Incident de la Dérive	8
Chapitre 3 : Le Regard d'une Étrangère	12
Chapitre 4 : Le Secret d'Elias	17
Chapitre 5 : La Nébuleuse des Murmures	20
Chapitre 6 : L'Offrande de l'Innocence	24
Chapitre 7 : L'Érosion du Père	28
Chapitre 8 : Le Journal Muet	32
Chapitre 9 : La Révolte de la Chair	36
Chapitre 10 : Le Point de Non-Retour	40
Chapitre 11 : Le Dernier Parsec	45
Chapitre 12 : L'Éveil des Dormeurs	48
Chapitre 13 : La Sainte de l'Amnésie	52

Chapitre 1

Le Journal des Ombres

Le métal du *Sursis* ne se contentait pas de vibrer ; il respirait avec une régularité de colosse endormi, une pulsation sourde qui remontait par la plante des pieds de Lyra pour s'installer durablement dans la base de son crâne. Dans l'étroitesse de sa cabine, l'air possédait cette odeur immuable de l'humanité confinée : un mélange de sueur ancienne, d'ozone électrique et de la note plus douce, presque sucrée, des filtres à air saturés de particules organiques. Elle ouvrit les yeux, le regard flottant sur la paroi de titane brossé où la condensation formait des perles minuscules, pareilles à une rosée mécanique qui n'aurait jamais connu le soleil. Chaque matin, le réveil était une redécouverte de sa propre pesanteur, un rappel que son corps n'était plus qu'une architecture de chair destinée à être démantelée, brique par brique, par les appétits insatiables du moteur Mnémosyne. Elle glissa une main sous son matelas mince, là où le tissu s'effilochait, pour effleurer la couverture de son journal « fantôme », sentant sous ses doigts la rugosité du cuir vieilli et le grain du papier qui semblait boire la chaleur de sa paume. Ce livre était son ancre, une hérésie de papier et de fusain dans un monde de données binaires, une cartographie de formes qu'elle commençait déjà à ne plus savoir nommer, des visages dont les traits s'estompaient comme des paysages sous la brume. Elle le dissimula plus profondément dans la fente du sommier, un geste machinal, presque animal, avant de se lever, la peau frissonnante au contact de l'air froid qui léchait ses épaules nues.

Elle traversa les couloirs du vaisseau, ses pas étouffés par le revêtement polymère, tandis que les parois semblaient se refermer sur elle, imprégnées de l'odeur de l'huile de machine et du silence pesant des millions de cryo-dormeurs qui rêvaient dans les soutes, inconscients du prix de leur voyage. Lyra se sentait comme une apparition, une silhouette de porcelaine dont le bleu des yeux s'étiolait, laissant place à une

transparence laiteuse, comme si la couleur elle-même s'était évaporée pour alimenter la poussée du navire. En arrivant devant le sanctuaire de l'Autel des Neurones, elle s'arrêta un instant, humant l'air chargé de l'odeur métallique du sang et du parfum entêtant des huiles conductrices. Les techniciens ne l'approchaient plus ; elle était devenue une divinité de verre, une sainte dont le martyr était le carburant de leur survie. Elle s'allongea sur la plaque de métal froid, sentant chaque vertèbre de sa colonne s'ajuster à la rigidité de l'Autel, tandis que les bras articulés de la machine s'abaissaient vers elle avec une lenteur cérémonielle. Les aiguilles de platine, fines comme des cheveux de givre, vinrent se poser sur ses tempes, là où les cicatrices rituelles formaient de légers reliefs sous ses doigts. Elle ferma les yeux, et le monde extérieur disparut, remplacé par le bourdonnement interne de son propre sang, un fleuve de chaleur qui s'apprêtait à être détourné.

Le saut de routine demandait une offrande précise, un fragment d'enfance, quelque chose d'assez léger pour ne pas briser son âme, mais d'assez dense pour courber l'espace-temps. Lyra fouilla dans les replis de sa conscience, écartant les souvenirs de douleurs récentes pour aller chercher une image enfouie dans la terre meuble de son passé. Elle trouva la bicyclette. C'était un objet d'un rouge insolent, dont la peinture s'écaillait par endroits, révélant le métal gris en dessous, comme une blessure mal refermée. Elle pouvait sentir l'odeur du caoutchouc chaud des pneus après une longue après-midi sous le soleil de l'été, une odeur de route brûlante et de poussière. Elle se vit, enfant, les mains agrippées au guidon dont le plastique noir collait un peu à cause de la sueur, les paumes marquées par le relief des poignées. Le vent sifflait dans ses oreilles, un chant de liberté sauvage qui lui griffait les joues, tandis que le goût de l'air chargé de l'arôme des pins et de la terre humide lui emplissait la gorge. Elle se souvenait de la vibration du cadre entre ses jambes, de la chaîne qui déraillait parfois dans un cliquetis métallique et de l'odeur de la graisse noire qu'elle s'étalait sur les doigts en tentant de la remettre en place, une substance épaisse, visqueuse, dont le parfum de pétrole lui semblait alors être celui de l'aventure.

Puis, la machine commença à mordre.

La succion fut d'abord une caresse, un courant d'air froid qui s'insinuait entre ses pensées, avant de devenir une tension insupportable, comme si on tirait sur un fil de soie tissé au plus profond de sa chair. Le rouge de la bicyclette commença à pâlir, virant au rose délavé, puis au gris de la cendre. L'odeur du caoutchouc s'évapora, remplacée par le néant stérile de la salle de contrôle. Lyra se crispa, les doigts contractés sur les bords de l'Autel, le souffle court, tandis que le souvenir s'effiloçait, chaque détail sensoriel étant aspiré par les circuits de Mnémosyne. Le rire qu'elle avait poussé en dévalant la colline, un son cristallin et pur, se brisa en mille éclats de silence. Elle essaya de retenir la sensation du vent sur sa peau, mais elle ne sentit bientôt plus que le froid des électrodes et le goût de cuivre qui envahissait sa bouche, signe que la connexion était totale. Le vaisseau tressaillit, une onde de choc qui n'était pas physique mais psychique, un gémissement de la réalité qui se pliait sous la force de son sacrifice. Elle sentit ses neurones s'embraser, une danse de feu derrière ses paupières closes, alors que les parsecs défilaient dans un tourbillon d'étoiles mortes. La bicyclette n'était plus qu'une idée abstraite, un mot sans image, une coquille vide dont la substance avait été convertie en mouvement.

Quand les bras de la machine se retirèrent, Lyra resta immobile, le corps parcouru de tremblements sporadiques, comme une corde de violon que l'on vient de lâcher. Elle ouvrit les yeux et ne vit que le plafond gris, un horizon sans couleur. Elle se redressa avec une lenteur de vieille femme, chaque mouvement étant une épreuve pour ses muscles qui semblaient avoir oublié leur fonction. Sa main monta à son visage, tâtonnant pour trouver les limites de son propre être. Dans son esprit, il y avait désormais un trou, une zone de silence absolu là où résidait autrefois une partie de son histoire. Elle savait qu'elle avait possédé quelque chose, un objet qui lui permettait d'aller vite, de se sentir légère, mais le nom même de l'objet s'était dissous dans l'éther. Elle ne se souvenait plus de la couleur du vent, ni de la texture de la poussière sur ses genoux écorchés. Elle descendit de l'Autel, les pieds nus sur le sol froid, et chaque pas vers sa cabine lui semblait être une chute dans l'oubli.

De retour dans sa cellule, elle s'assit sur le bord du lit, la tête entre les mains, écoutant le bourdonnement du moteur qui s'apaisait, désormais rassasié pour quelques jours. Elle ressortit le journal de dessous le matelas, ses doigts tremblants cherchant la page où elle avait tenté, la veille, de dessiner deux cercles reliés par un cadre. Elle regarda le dessin pendant de longues minutes, ses yeux parcourant les lignes de charbon noir qui tachaient le papier jauni. Elle caressa la page, cherchant dans la texture de la fibre une résonance, une étincelle, mais le papier restait muet. Pour elle, ce n'étaient plus que des formes géométriques privées de sens, un vestige d'une langue qu'elle ne parlait plus. Elle referma le livre, le poids du cuir contre sa cuisse étant la seule réalité tangible qui lui restait. Elle était la Grande Veilleuse, le cœur battant du *Sursis*, et elle venait de troquer une partie de son enfance contre une fraction de distance dans le vide sidéral. Elle s'allongea, se roulant en boule sur les draps qui sentaient le savon neutre et le renfermé, fermant les yeux pour ne pas voir l'éclat gris de ses propres mains. Elle attendrait le prochain saut, le prochain morceau de chair spirituelle à offrir, jusqu'à ce qu'il ne reste d'elle qu'un nom inscrit sur une plaque de métal, une ombre diaphane errant dans un vaisseau de fantômes, incapable de se souvenir pourquoi elle avait tant voulu que l'humanité survive.

Chapitre 2

L'Incident de la Dérive

Le silence de l'espace n'est jamais tout à fait muet, il possède cette fréquence sourde, un bourdonnement de velours noir qui tapisse l'intérieur du crâne, mais ce matin-là, la vibration changea de grain, passant d'un ronronnement de chat endormi à une stridence de métal que l'on torture dans l'ombre. Lyra sentit l'anomalie avant même que les cadrans n'oscillent, elle la sentit dans la pulpe de ses doigts qui picotaient contre le drap rêche, dans le goût de cuivre qui envahit soudain sa bouche, une amertume de vieux sang et de pile électrique. Le *Sursis* ne glissait plus, il trébuchait, et chaque soubresaut de la carlingue résonnait dans sa cage thoracique comme un coup de poing étouffé par des épaisseurs de laine, une dérive invisible qui menaçait de déchirer la trame de leur voyage. Ses pieds nus rencontrèrent le sol de métal froid, une caresse glacée qui remonta le long de ses jambes comme une morsure de givre, tandis qu'elle se hâtait vers le cœur battant du vaisseau, là où l'air était chargé d'une odeur d'ozone et de graisse chaude, une atmosphère lourde, presque liquide, qui collait à sa peau diaphane.

Elle pénétra dans la salle du moteur Mnémosyne, cet antre de pénombre où les parois semblaient respirer, exhalant une moiteur tiède qui sentait le renfermé et l'huile rance, un parfum de machine qui s'essouffle et qui réclame son dû. L'Autel des Neurones l'attendait, une structure de chrome et de fibres synthétiques qui rappelait la douceur d'un lit de repos mais portait en elle la cruauté d'un presseur, et Lyra s'y allongea, sentant les électrodes s'ancrer dans ses tempes avec une précision de moustique, une petite douleur aiguë, un pincement qui se mua aussitôt en une chaleur diffuse se propageant sous son cuir chevelu. Le moteur gémissait, un râle profond qui faisait vibrer ses dents, exigeant une offrande pour stabiliser la trajectoire, pour recoudre la déchirure spatiale qui aspirait leur réalité vers un néant sans nom. Elle ferma les yeux,

et dans l'obscurité de ses paupières, elle vit défiler les lambeaux de son histoire, des éclats de rire, des visages flous, des sensations de soie et de sable, cherchant ce qu'elle pourrait bien jeter dans le brasier pour sauver les milliers d'âmes endormies dans leurs cocons de glace.

Le choix s'imposa à elle avec la violence d'un orage d'été, une image qui surgit du fond de sa mémoire, si vive qu'elle crut sentir la chaleur du soleil sur sa nuque, une lourdeur d'après-midi de juillet où l'air est si épais qu'on pourrait le découper au couteau. C'était l'odeur de la pluie sur la terre chaude, ce parfum de genèse que l'on appelle pétrichor, un mélange de poussière brûlée, de sève de pin et d'eau céleste qui vient s'écraser sur le sol assoiffé. Elle revit la scène : une route de campagne bordée de hautes herbes qui sentaient le foin sec et la menthe sauvage, le ciel qui bascule soudain vers un gris d'enclume, et les premières gouttes, lourdes, grasses, qui frappent le bitume fumant. Elle sentit la poussière se transformer en boue sous ses doigts d'enfant, cette texture granuleuse et onctueuse à la fois, une caresse de terre mouillée qui remontait jusqu'à ses narines, lui apportant le message de la vie qui reprend son souffle après la canicule.

L'extraction commença par un frisson de fièvre, une sensation de succion à l'arrière de son crâne, comme si une main invisible tirait sur les fils de soie d'une tapisserie précieuse pour en arracher une couleur unique. Lyra se cambra sur l'autel, ses muscles se tendant sous sa peau translucide, tandis que le parfum de la terre mouillée commençait à s'étioler, à perdre de sa superbe, devenant une idée abstraite plutôt qu'une sensation charnelle. Elle s'accrocha désespérément à la mémoire de cette humidité salvatrice, au souvenir de la fraîcheur qui s'engouffrait dans ses poumons, à ce goût de pierre humide et de racines réveillées, mais la machine était insatiable, elle aspirait chaque nuance, chaque dégradé de cette odeur qui était pour elle le symbole même de l'espoir et du renouveau. Elle sentit le vide s'installer, une clairière de silence dans la forêt de ses souvenirs, un trou noir où ne subsistait bientôt plus que l'écho lointain d'une émotion sans objet, une tristesse orpheline dont elle ne connaissait plus la cause.

Le vaisseau, apaisé par ce sacrifice, retrouva sa fluidité, le rugissement du moteur se transformant en un murmure soyeux, un ronronnement de soie qui glisse sur du satin, signalant que l'anomalie était vaincue et la dérive corrigée. Lyra restait étendue, le corps parcouru de légers tremblements, les tempes battantes d'un sang qui semblait plus lourd, plus lent, tandis qu'elle cherchait en vain à retrouver ce parfum de pluie qui venait de lui être volé. Elle ne connaissait plus que l'odeur de l'acier froid, le goût fade de l'eau recyclée et le parfum chimique des détergents du vaisseau, une réalité aseptisée où la terre n'était plus qu'un concept lointain, une légende sans corps ni âme. Ses larmes, salées et tièdes, coulèrent sur ses joues sans qu'elle comprenne pourquoi elle pleurait une pluie qu'elle ne savait plus nommer, son cœur martelant contre ses côtes comme un oiseau en cage qui aurait oublié la couleur du ciel.

Elle se redressa lentement, chaque mouvement pesant une éternité, ses membres semblant faits de plomb et de coton, et elle passa une main tremblante sur son visage, cherchant une trace de cette humidité qu'elle venait de sacrifier. L'air de la salle des machines lui parut soudain plus sec, plus dur, une agression pour ses bronches qui réclamaient une douceur qu'elles ne connaîtraient plus jamais, et elle se demanda combien de fois encore elle devrait s'évider ainsi avant d'atteindre les rivages d'Andromède. Elle était une sainte de l'oubli, une vestale dont le corps devenait une coquille vide à mesure que le vaisseau avançait dans le noir, chaque parsec gagné étant une cicatrice invisible sur le tissu de son identité. Elle quitta la pièce en titubant, ses pas ne faisant aucun bruit sur le métal, laissant derrière elle le moteur Mnémosyne qui digérait tranquillement l'odeur d'un monde qu'elle ne reverrait jamais.

Dans les couloirs déserts, elle croisa une silhouette familière, une petite fille aux cheveux de paille qui la regarda avec des yeux immenses, chargés d'une incompréhension qui lui déchira le ventre, mais Lyra ne fit que passer, incapable de mettre un nom sur ce visage qui semblait pourtant avoir été le centre de son univers. Elle ne sentait plus que le froid des parois, le bourdonnement des ventilateurs et l'immensité du vide qui les entourait, une solitude organique qui s'enracinait en elle

comme une plante vénéneuse, se nourrissant de ce qui restait de sa substance. Elle rentra dans sa cabine, s'allongea sur sa couche dont les draps n'avaient plus d'odeur, fermant les yeux pour tenter de capturer un dernier fragment de ce qu'elle était, mais ne trouvant que le silence, un silence vaste et gris, une étendue de cendre là où autrefois brûlait le feu de la mémoire. Elle était la Grande Veilleuse, et elle se mourait d'être celle qui sauve l'avenir en effaçant le passé, une ombre errante dans un palais de fer, attendant le prochain saut avec la résignation d'une condamnée qui a déjà perdu sa propre âme.

Chapitre 3

Le Regard d'une Étrangère

Le métal sous ses paumes était une caresse de glace, un long frisson de titane qui remontait le long de ses bras pour venir mourir dans le creux de sa nuque, là où les électrodes laissaient encore une sensation de brûlure électrique, une trace de foudre domestiquée. Lyra avançait dans les artères du *Sursis*, ses pieds nus effleurant le sol texturé, sentant chaque vibration du moteur Mnémosyne comme un battement de cœur étranger, un rythme de fer qui s'était substitué au sien. L'air de la coursive avait ce goût de cuivre et d'ozone, une saveur de foudre refroidie qui tapissait sa langue, asséchant ses papilles alors qu'elle cherchait, par pur réflexe animal, une odeur de vie, un sillage de sueur ou de coton lavé.

C'est alors qu'elle la vit, une petite silhouette découpée par la lumière crue des néons qui grésillaient en une mélodie de fin du monde, un spectre de chair et d'os qui se tenait à la jonction du secteur quatre. L'enfant était là, vêtue d'une tunique de lin rêche dont le grain semblait, sous l'oeil de Lyra, d'une précision insoutenable, chaque fibre, chaque petit fil de travers devenant une montagne de détails inutiles. Lyra s'arrêta, son souffle se condensant en une brume légère dans l'air trop froid du vaisseau, et elle sentit une pression étrange dans sa poitrine, non pas de l'amour, mais la forme creuse de l'amour, l'empreinte laissée dans le sable après que la vague s'est retirée.

Elle savait, par une déduction logique qui l'effrayait plus que l'oubli, que cette petite fille aux cheveux couleur de blé d'été était Mara, sa fille, celle qu'elle avait portée, nourrie, aimée jusqu'à l'absurde. Mais en cet instant, le nom de "Mara" n'était qu'une étiquette collée sur un flacon vide. Elle regardait ces yeux, d'un brun de terre humide et de noisette, et elle ne voyait qu'une architecture biologique admirable, un agencement de pigments et de membranes, sans que le moindre écho de leurs rires

passés ne viennent résonner dans les couloirs de son esprit. Le sacrifice du dernier saut avait emporté la texture du premier cri de l'enfant, le poids de son corps endormi contre son épaule, et même l'odeur de sa peau après le bain, ce parfum de lait et de soleil qui aurait dû être son ancrage ultime.

Mara fit un pas en avant, et le son de ses petites sandales sur le métal produisit un claquement sec, un bruit de coquillage brisé qui fit tressaillir Lyra. L'enfant s'arrêta à quelques centimètres d'elle, et une bouffée de chaleur émana de son petit corps, une aura thermique qui contrastait violemment avec la froideur de la Grande Veilleuse. Lyra sentit le parfum de l'enfant : une note de sucre roux mélangée à l'odeur métallique du vaisseau, un parfum de vie qui persistait malgré l'enfer de fer. C'était une odeur qui aurait dû déclencher un raz-de-marée de larmes, une convulsion de tendresse, mais Lyra ne ressentit qu'une curiosité distante, une observation clinique de la chaleur humaine.

"Maman ?" murmura Mara, et le mot flotta entre elles comme une plume dans un vide-ordures, lourd de toutes les significations que Lyra avait déjà offertes en pâture au moteur.

La voix de la petite était un cristal fragile, une mélodie de flûte dont Lyra reconnaissait la fréquence, mais dont elle avait perdu la partition. Elle vit les lèvres de l'enfant trembler, une petite ride d'angoisse se creuser entre ses sourcils, et elle comprit, avec une lucidité cruelle, que Mara voyait l'absence. Elle voyait ce regard gris, ce regard de sainte délavée qui ne fixait plus un être cher, mais une simple coordonnée spatiale.

"Tu te souviens de l'oiseau ?" demanda soudain Mara, sa voix se précipitant, s'accrochant aux mots comme à des bouées de sauvetage. "L'oiseau bleu qu'on a dessiné hier soir, celui qui avait des plumes de velours et qui chantait pour faire venir le sommeil ? Tu as dit qu'il nous attendrait sur la Nouvelle Terre, dans un arbre qui sent la cannelle."

Lyra sentit le mensonge de l'enfant glisser sur sa peau comme une soie trop fine. Elles n'avaient pas dessiné d'oiseau. Hier soir, Lyra était sanglée sur l'Autel des Neurones, ses tempes hurlant sous la morsure des électrodes, livrant au néant le souvenir des mains de sa propre mère pour que le *Sursis* puisse gagner quelques parsecs de plus. Mara mentait. Elle inventait des souvenirs pour combler le gouffre qui s'ouvrait en sa mère, elle tissait des ponts de fils invisibles par-dessus l'abîme de l'amnésie. L'enfant essayait de recréer une mère à partir de fables, de lui réinjecter une humanité qu'elle sentait s'étioler à chaque cycle de respiration du vaisseau.

"Oui," répondit Lyra, et sa propre voix lui parut étrangère, un son de pierre frottée contre de la pierre, dépourvu de cette modulation charnelle qui rassure les petits. "L'oiseau bleu. Ses plumes étaient... douces."

Elle tendit une main vers Mara, un geste lent, presque mécanique. Ses doigts effleurèrent la joue de la petite. La peau était d'une souplesse révoltante, une texture de pétale de rose sous la pulpe de ses doigts calleux et froids. Elle sentit le sang battre sous la tempe de l'enfant, un petit tambour de vie, rapide, effrayé. Mara ferma les yeux sous ce contact, mais Lyra vit une larme s'échapper et tracer un sillon de sel sur cette peau de soie. La petite se pressa contre la main de sa mère, cherchant une étreinte qui n'était plus qu'une posture, un simulacre de protection.

"Tu sens comme la pluie, Maman," mentit encore Mara, alors que Lyra ne sentait plus que l'ozone et la mort cérébrale. "Tu sens comme la forêt après l'orage, quand la terre est toute noire et qu'on peut marcher pieds nus dans la boue."

Lyra ferma les yeux à son tour, cherchant désespérément cette image de forêt, de terre noire, de boue entre les orteils. Elle ne trouva que des couloirs de fer, des étoiles fixes comme des clous d'argent dans un linceul noir, et le bourdonnement, toujours le bourdonnement du Mnémosyne qui réclamait son dû. Elle ne savait plus ce qu'était la pluie. Était-ce une caresse ou une morsure ? Était-ce le bruit de l'eau sur le verre ou le

goût de l'humidité dans la gorge ? Elle ne possédait plus que le mot, une coquille vide, un concept sans chair.

Elle retira sa main, et le vide entre elles sembla se charger d'une électricité statique, une tension qui faisait se dresser les petits poils sur les bras de Mara. L'enfant la regardait maintenant avec une sorte de terreur sacrée, comprenant que sa mère n'était plus qu'une écorce, un arbre majestueux dont le cœur avait été dévoré par les insectes de la nécessité technologique. Mara recula d'un pas, ses mains cherchant aveuglément les parois froides du couloir, comme pour s'assurer que le monde physique, au moins, ne s'effaçait pas.

"Je dois retourner au pont," dit Lyra, et chaque mot était une petite mort, une trahison de la biologie. "Le saut est proche. Je sens la machine qui s'impatiente."

Elle ne dit pas "Je t'aime". Elle ne savait plus comment le dire sans que cela sonne comme une équation mathématique. Elle passa à côté de l'enfant, l'effleurant à peine, et le contact de leurs tissus — le lin de Mara contre la fibre synthétique de sa propre combinaison — produisit un crépitement de soie, un gémissement de matière qui fut le seul adieu qu'elle put offrir.

Alors qu'elle s'éloignait, elle entendit Mara murmurer derrière elle, une litanie de mensonges désespérés : "On a mangé des fraises, Maman, tu te souviens ? Elles étaient rouges et sucrées, et le jus coulait sur nos mentons... On a ri jusqu'à en avoir mal au ventre..."

Lyra ne se retourna pas. Elle marchait vers le cœur du vaisseau, vers l'autel de métal où elle allait bientôt offrir le souvenir de ce menton taché de rouge, de ce rire, de cette enfant dont elle ne connaissait plus que le nom. Elle sentait son propre cœur battre avec une régularité de métronome, sans aucune accélération, sans aucun tumulte. Elle était la Grande Veilleuse, un canal pur, une autoroute pour les rêves des autres, une femme dont l'intérieur devenait aussi lisse et stérile que les parois du *Sursis*. En

elle, le silence s'installait, un silence de neige tombant sur un champ de bataille déserté, recouvrant les corps de ses souvenirs d'un manteau blanc et définitif, tandis qu'au loin, le moteur Mnémosyne commençait déjà à chanter son besoin de dévorer ce qu'il restait de son âme.

Chapitre 4

Le Secret d'Elias

L'ombre d'Elias se détacha des parois de métal brossé, une silhouette plus dense que l'obscurité environnante, portant avec elle l'odeur âcre de la sueur froide et d'une huile de machine trop vieille, une fragrance qui heurta les narines de Lyra comme une intrusion grossière dans son monde de vide aseptisé. Il s'approcha d'elle, ses doigts effleurant la peau de ses tempes avec une délicatesse qui semblait presque une offense dans ce sanctuaire de froideur, et Lyra sentit le grain de son pouce, rugueux et tiède, contre l'os de son crâne, là où les cicatrices argentées dessinaient une cartographie de ses oublis. Elle s'allongea sur l'Autel des Neurones, le contact du titane glacé pénétrant sa robe de lin fin, lui arrachant un frisson qui remonta le long de sa colonne vertébrale comme une décharge électrique, tandis qu'au-dessus d'elle, les bras articulés de Mnémosyne commençaient leur ballet silencieux, brillant d'un éclat bleuté et maléfique. Elias ne disait rien, mais son souffle court battait contre la joue de la Veilleuse, un rythme irrégulier qui trahissait une fièvre autre que celle du devoir, et elle crut percevoir, dans le balancement de son corps, l'hésitation d'un voleur de tombes.

Le moteur commença à ronronner, une vibration grave qui ne s'entendait pas avec les oreilles mais se ressentait dans la pulpe des doigts et dans la racine des dents, un bourdonnement de ruche affamée réclamant son tribut de chair et d'esprit. Lyra ferma les yeux, cherchant à s'enfoncer dans le velours noir de son propre esprit, là où flottait encore, comme une bulle de savon irisée, le souvenir des fraises, cette sensation de fruit charnu éclatant sous la dent, libérant un jus sirupeux et chaud qui tapissait le palais d'une douceur oubliée. Elle revit le menton de Mara, barbouillé de ce rouge vif, l'éclat de rire qui avait suivi, un son cristallin qui semblait capable de briser le verre de l'espace-temps, et elle s'accrocha à cette image avec la force d'une naufragée,

sentant le sucre imaginaire fondre sur sa langue. C'était ce rire qu'elle s'apprêtait à livrer aux entrailles du vaisseau, cette vibration de pure joie qu'elle allait troquer contre quelques années-lumière de survie pour les dormeurs de métal, laissant son propre cœur un peu plus aride, un peu plus semblable à la poussière de lune.

Mais alors qu'elle s'abandonnait à l'aspiration familière de la machine, elle sentit une piqûre étrangère, une morsure métallique et indue sur le côté de son cou, là où Elias avait glissé un petit boîtier de capture illégal, un parasite de chrome cherchant à détourner le flux de ses pensées. Le contact était différent de celui de Mnémosyne : il était froid, précis, chirurgical, une succion qui ne cherchait pas à nourrir un voyage, mais à voler une essence, à emprisonner ce rire de petite fille dans la prison de silicium d'un disque externe. Le souvenir, au lieu de s'évaporer doucement vers les circuits du moteur pour se transformer en énergie pure, se retrouva soudain tirillé, déchiré entre deux forces contraires, et Lyra poussa un gémissement étouffé, sa gorge se serrant sous l'effet d'une angoisse organique qui lui fit monter un goût de bile et de cuivre dans la bouche. Elle sentit le rire de Mara se fragmenter, devenir une dissonance stridente dans son esprit, tandis que le moteur Mnémosyne, sentant la présence du voleur, réagissait avec une fureur de dieu jaloux.

Une décharge d'énergie brute traversa le corps de Lyra, une vague de chaleur insoutenable qui fit bouillir son sang dans ses veines, transformant ses membres en plomb fondu tandis que la pièce se remplissait instantanément d'une odeur de cuir brûlé et d'ozone. Le vaisseau lui-même sembla pousser un cri de métal supplicié, les parois vibrant si fort que les larmes de Lyra sautèrent de ses cils avant de s'évaporer dans l'air surchauffé. Elle vit, à travers le voile de sa douleur, le visage d'Elias se déformer sous l'effet de l'onde de choc, ses yeux s'écarquillant de terreur alors que des arcs électriques bleus jaillissaient du boîtier qu'il tenait, lui brûlant les mains, faisant fondre la peau de ses doigts dans un grésillement de viande grillée. L'instabilité était telle que la réalité semblait s'effiloche autour d'eux, les souvenirs de Lyra s'échappant par vagues désordonnées, non plus comme un carburant canalisé, mais comme une hémorragie de lumière et de sensations.

Elle perdit la notion de son propre corps, n'étant plus qu'un champ de bataille où se fracassaient des odeurs de lavande, le goût du pain chaud, la sensation du sable fin entre les orteils et le poids d'une main aimante sur son épaule, tout cela broyé par la machine en colère. Sa poitrine se souleva dans une inspiration désespérée, mais l'air n'était plus qu'une vapeur de métal en fusion qui lui brûlait les poumons, et elle sentit son cœur faiblir, ses battements devenant des échos lointains dans un abîme sans fond. Le silence finit par retomber, lourd comme un linceul, interrompu seulement par le cliquetis des circuits qui refroidissaient et le gémissement animal d'Elias, prostré sur le sol, ses mains n'étant plus que des moignons noircis et fumants.

Lyra resta allongée sur l'autel, sa peau plus pâle que le linceul d'une morte, sentant une vacuité immense s'installer au centre de sa poitrine, une absence de poids qui l'effrayait plus que la douleur. Elle chercha le rire de Mara, elle chercha le rouge des fraises, mais elle ne trouva qu'une cendre grise, une texture de papier calciné qui s'effritait dès qu'elle tentait de la saisir. Elias avait voulu sauver une part de son humanité, mais il n'avait réussi qu'à la dévorer plus vite, transformant un sacrifice sacré en un carnage de neurones, laissant la Grande Veilleuse seule dans l'obscurité, le palais encore hanté par le goût fantôme d'un fruit qu'elle ne savait plus nommer, tandis que le moteur Mnémosyne reprenait son ronronnement satisfait, repu de ce festin de larmes et de cendres. Elle tourna la tête vers l'homme brisé à ses pieds, mais ses yeux gris ne virent qu'une forme indistincte, un inconnu dont l'odeur de brûlé ne lui rappelait rien, pas même la haine, pas même la pitié.

Chapitre 5

La Nébuleuse des Murmures

La vibration sourde du Mnémosyne rampait le long de sa colonne vertébrale, un bourdonnement de velours sombre qui semblait vouloir délier chaque fibre de ses muscles pour en extraire le suc des jours passés, tandis que Lyra, étendue sur l'autel dont le métal froid mordait sa peau décharnée, sentait l'air de la cabine se charger d'une électricité poisseuse, une odeur d'ozone mêlée à la nacre évaporée de ses propres songes. Sous ses paupières closes, le noir n'était plus un vide mais une substance épaisse, une mélasse de souvenirs en train de bouillir, et elle percevait, avec une acuité douloureuse, le glissement de ses doigts fantômes sur une écorce de bouleau qu'elle ne reverrait jamais, sentant la rugosité de la sève séchée et la tiédeur du soleil d'octobre s'effiloche pour nourrir les bobines affamées du vaisseau. Le moteur ne se contentait plus de puiser, il exsudait désormais le trop-plein de son agonie, et Lyra devinait, au-delà de la paroi de sa propre conscience, que le *Sursis* n'était plus seulement une carcasse de titane dérivant dans le néant, mais un corps vivant, une extension de sa propre chair qui rejetait ses secrets par tous les pores de ses cursives.

Sur le Pont des Soupirs, là où l'équipage se pressait d'ordinaire pour guetter l'éclat lointain d'une étoile, une brume opaline commença à stagner, une vapeur qui ne sentait pas la graisse de machine ou l'oxygène recyclé, mais le parfum entêtant des lilas après l'orage et la moiteur sucrée des draps de lin au petit matin. Les hommes et les femmes, les mains suspendues dans le vide, virent s'élever des lambeaux de paysages oubliés, des fragments de collines d'émeraude qui ondulaient sous un vent que personne ne sentait physiquement, mais dont la caresse fraîche semblait pourtant hérissier les poils de leurs bras. C'était une marée de sensations pures, un déferlement de textures terrestres qui s'enroulaient autour des piliers de soutien, transformant le

métal stérile en un mirage de chênes centenaires dont l'ombre, d'un bleu profond et apaisant, semblait offrir un refuge contre le vide insondable de l'espace. Ils ne savaient pas, ces spectateurs ébahis dont les pupilles se dilataient devant la splendeur des récifs coralliens surgissant des parois, que chaque nuance de turquoise, chaque grain de sable blanc qui semblait crisser sous leurs yeux, était une parcelle de la moelle épinière de Lyra, un morceau de son enfance arraché avec la violence d'une peau qu'on écorche.

Lyra, sur son autel, arqua les reins, le souffle court, ses poumons cherchant désespérément un air qui n'existait plus, car elle était en train de donner la sensation même de respirer, offrant au vaisseau la plénitude de ses étés de jeunesse pour qu'il puisse fendre la densité de la nébuleuse. Elle sentait le goût du sel sur ses lèvres, une amertume marine qui se transformait soudain en une sécheresse de cendre, car la mer, sa mer, venait de quitter le rivage de son esprit pour aller tapisser les plafonds du pont supérieur d'une écume luminescente. Son cœur, ce métronome épuisé, battait la chamade contre ses côtes de nacre, chaque pulsation expulsant une image, une odeur de pain chaud, le contact soyeux d'une main aimée, des détails qui se cristallisaient dans l'air du vaisseau en une neige de pétales de cerisiers. L'équipage tendait les mains, essayant de saisir ces flocons de mémoire, ignorant que leurs doigts ne traversaient que les fantômes d'un esprit en train de se vider, une hémorragie de beauté qui laissait la Veilleuse de plus en plus translucide, de plus en plus étrangère à la structure même de son être.

L'odeur de la pluie sur la terre cuite, ce parfum de genèse qu'elle chérissait entre tous, s'éleva soudain dans les conduits d'aération, saturant l'atmosphère d'une nostalgie si violente qu'elle fit pleurer des ingénieurs qui n'avaient pas connu le ciel depuis des décennies. Pour eux, c'était un miracle visuel, une aurore boréale domestiquée qui dansait entre les câbles, mais pour Lyra, c'était un déchirement intime, une sensation de chute infinie où chaque centimètre de sa peau devenait un parchemin brûlé. Elle se souvenait encore, une dernière fraction de seconde, de la douceur d'une joue d'enfant contre la sienne, une chaleur douce comme un nid d'oiseau, puis, dans un spasme de

lumière pourpre qui illumina tout le Pont des Soupirs, cette chaleur s'évapora pour devenir une nébuleuse de murmures, un nuage de particules scintillantes qui enveloppa le vaisseau tout entier. Elle n'avait plus de nom pour ce visage, plus de mot pour cette sensation, elle n'était plus qu'un réceptacle vide, une coupe de cristal dont on aurait bu le vin jusqu'à la lie, laissant seulement le froid du verre contre ses paumes invisibles.

Le vaisseau poussa un long gémissement de métal satisfait, une vibration de plaisir qui parcourut chaque plaque de blindage tandis qu'il s'enfonçait plus profondément dans le cœur de la nébuleuse, propulsé par les restes de la vie intérieure de Lyra. À travers les verrières, les paysages terrestres se mêlaient aux gaz interstellaires, créant des forêts de néons et des océans de plasma où flottaient les débris de ses amours mortes, une procession funèbre d'une beauté à couper le souffle. Les spectateurs, ivres de ces visions, ne voyaient pas que la lumière qui les baignait était faite de sang mental et de larmes sublimées, ils ne sentaient pas le vide qui s'installait dans la pièce voisine, là où la Grande Veilleuse ne bougeait plus, ses yeux gris désormais aussi vagues que les étoiles qu'elle ne regardait plus. Elle était devenue le silence entre les notes, l'espace entre les atomes, une absence si vaste qu'elle semblait absorber toute la chaleur de la pièce, ne laissant derrière elle qu'une odeur résiduelle de santal et de regret, une trace olfactive qui s'effaçait lentement, comme une empreinte de pas sur une plage que la marée finit toujours par reprendre.

À présent, les murmures s'éteignaient, les images sur le Pont des Soupirs devenaient floues, se liquéfiant en une pluie de lumière argentée qui retombait sur le sol de métal comme une rosée impossible. Lyra ferma les yeux, ou peut-être étaient-ils déjà fermés depuis l'éternité, elle ne savait plus si elle était la femme sur l'autel ou la coque du vaisseau qui vibrait sous l'effort, elle ne savait plus si la main qu'elle croyait sentir était la sienne ou celle d'un souvenir qui refusait de mourir tout à fait. Il ne restait dans sa bouche que le goût de l'oubli, une saveur de papier sec et de poussière d'étoile, tandis que le *Sursis* glissait, majestueux et cruel, vers un futur qu'elle avait payé de tout ce qu'elle avait un jour aimé, ne laissant derrière elle qu'un sillage de

parfums orphelins dont personne ne saurait jamais plus raconter l'origine.

Chapitre 6

L'Offrande de l'Innocence

Les pieds nus de Mara ne faisaient aucun bruit sur le métal froid des coursives, une sensation de morsure glacée qui remontait le long de ses jambes grêles, tandis qu'elle s'enfonçait dans les entrailles du *Sursis*. L'air, ici, n'avait plus la neutralité aseptisée des quartiers d'habitation ; il s'épaississait, chargé d'une odeur de cuivre chaud, d'ozone et de ce parfum de violette fanée qui semblait sourdre de la peau de sa mère après chaque séance de saut. C'était une atmosphère lourde, presque liquide, qui lui collait au visage comme une toile d'araignée invisible, et chaque inspiration lui laissait un arrière-goût de rouille et de larmes sur la langue. Elle serrait contre son cœur un petit carnet aux pages jaunies par l'humidité de la serre, un recueil de fables et de songes qu'elle avait patiemment brodés, espérant que la machine, dans sa faim insatiable, ne ferait pas la différence entre le vécu et l'imaginé.

La porte de la salle du moteur Mnémosyne s'ouvrit dans un souffle pneumatique, libérant une bouffée de chaleur moite, une haleine organique qui semblait palpiter au rythme d'un cœur trop vaste. Au centre de la pièce, l'Autel des Neurones trônait comme une idole de titane et de fibres optiques, ses câbles translucides pendant comme des lianes prêtes à s'abreuver. Mara s'approcha, ses petits doigts effleurant les parois de verre où dansaient des impulsions électriques d'un bleu électrique, presque insoutenable pour ses yeux d'enfant. Elle sentit la vibration du moteur dans ses dents, un bourdonnement sourd qui résonnait jusque dans sa moelle épinière, une plainte mécanique qui demandait du sang, de l'histoire, de la chair de souvenir. Elle s'allongea là où elle avait si souvent vu sa mère s'étendre, la pierre de l'autel étant étrangement tiède, gardant encore la mémoire thermique du corps de Lyra, une empreinte de sueur et d'épuisement que Mara caressa du plat de la main.

Elle ferma les yeux, s'imprégnant de l'obscurité de ses propres paupières, et commença à murmurer. Elle ne donnait pas la vérité, car la vérité lui avait déjà été volée par les sauts précédents, elle offrait des mensonges tissés de soie et de sucre. Elle décrivit à la machine le goût d'une orange qu'elle n'avait jamais mangée, une explosion de jus acide et sucré qui coule sur le menton sous un soleil de plomb, l'odeur de la terre après l'orage, cette fragrance de pétrichor qu'elle avait lue dans les livres et qu'elle essayait de matérialiser par la seule force de son désir. Elle visualisa des champs de blé ondulant sous un vent tiède, la texture rugueuse des épis contre ses paumes, le chant d'oiseaux dont elle ignorait la forme mais dont elle inventait la mélodie, une symphonie de sifflements cristallins. Elle offrait tout cela au moteur, espérant que cette monnaie de singe suffirait à payer le prochain parsec, à épargner à sa mère une nouvelle érosion de son âme.

Mais Mnémosyne était une entité de vérité brute, un gouffre qui n'acceptait que le poids du réel, la densité des atomes d'expérience. Dès que les électrodes, sensibles comme des antennes d'insectes, frôlèrent les tempes de la petite fille, le moteur émit un râle discordant, un son de métal déchiré qui fit trembler les parois du vaisseau. Les souvenirs inventés de Mara, ces images de papier mâché et de rêves diaphanes, furent broyés instantanément, rejetés comme une nourriture empoisonnée. Une onde de choc thermique parcourut la salle, l'air devint brûlant, saturé d'une odeur de bakélite calcinée et de soufre. La machine s'emballa, les impulsions bleues virant à un rouge colérique, une lumière de sang qui inonda l'espace, révélant la fragilité de la silhouette de l'enfant sur l'autel de métal.

Le rejet fut physique, une convulsion de la structure même du *Sursis*. Les alarmes ne furent pas des sonneries, mais des hurlements de métal fatigué, des gémissements de coque qui semblaient traduire la douleur de la machine face à cette imposture de l'innocence. Mara fut projetée au sol, le carnet de fables s'ouvrant dans sa chute, les pages s'envolant comme des papillons de cendre dans le courant d'air brûlant généré par les turbines. Elle sentit le goût du sang dans sa bouche, une amertume de fer et de sel, et la texture granuleuse de la poussière contre sa joue tandis qu'elle luttait pour

repandre son souffle dans une atmosphère devenue trop pauvre, trop sèche, comme si Mnémosyne aspirait tout l'oxygène pour étouffer l'offrande refusée.

C'est alors que la porte vola en éclats sous la pression d'une commande manuelle, et qu'Elias s'engouffra dans la salle, son uniforme imprégné de l'odeur de graisse moteur et de tabac froid, une présence solide et rugueuse dans ce chaos de lumière et de chaleur. Il vit Mara, petite tâche blanche et tremblante sur le sol de grille, et le monde sembla basculer pour lui, son cœur battant un rythme affolé contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Il se précipita, ses bottes lourdes résonnant avec un bruit sourd et rassurant, et il la souleva, sentant la chaleur fiévreuse de sa peau à travers le tissu fin de sa chemise de nuit. La sueur de l'enfant sentait la peur et l'enfance, un parfum de lait et d'effroi qui lui brisa le cœur plus sûrement que n'importe quelle défaillance technique.

Il la serra contre lui, sentant les petits os de son dos, fragiles comme des ailes de moineau, et il comprit immédiatement l'ampleur du désastre. Le moteur Mnémosyne, frustré dans sa quête de substance, émettait maintenant des ondes de basse fréquence qui faisaient vibrer les globes oculaires, une pression insupportable qui semblait vouloir extraire les souvenirs de force, sans passer par le rituel sacré de la Veilleuse. L'air était devenu si dense qu'il en était presque opaque, une brume de particules ionisées qui sentait le brûlé et la fin du monde. Elias caressa les cheveux de Mara, ses mains calleuses contrastant avec la soie des boucles de la petite fille, et il murmura des mots qu'il ne s'entendait pas dire, des promesses de sécurité qui sonnaient creux dans cette cathédrale de fer en train de s'effondrer sur elle-même.

Il regarda le tableau de commande où les voyants de l'alerte critique clignotaient avec une régularité de métronome funèbre. Le moteur rejetait le faux, il réclamait le vrai, il réclamait Lyra, il réclamait la chair de la vie pour continuer sa course folle vers l'horizon. Dans les bras d'Elias, Mara pleurait sans bruit, ses larmes mouillant le col de l'homme, un sel chaud qui semblait être la seule chose réelle restant dans cette pièce vouée à l'abstraction et au sacrifice. Il sentait la détresse de l'enfant comme une

brûlure sur sa propre peau, une culpabilité gluante qui lui envahissait la gorge, car il savait que le geste de la petite fille, cet acte d'amour désespéré et maladroit, venait de déclencher une réaction en chaîne que seule une offrande encore plus grande pourrait apaiser. L'odeur de la peur était maintenant partout, une odeur âcre de bête traquée, alors que le vaisseau tout entier semblait retenir sa respiration, suspendu au-dessus de l'abîme de l'oubli total.

Chapitre 7

L'Érosion du Père

Le froid du métal de l'Autel n'était plus une agression, mais une caresse familière, une morsure de glace qui s'insinuait sous la soie fine de sa tunique alors que Lyra s'allongeait, ses vertèbres s'ajustant une à une à la courbure impitoyable de la machine. Autour d'elle, l'air vibrait d'une fréquence si basse qu'elle la ressentait moins dans ses oreilles que dans la pulpe de ses doigts, une pulsation sourde, organique, le hoquet de détresse du *Sursis* qui luttait contre l'étreinte invisible et colossale du gouffre noir. Elias était là, quelque part dans la pénombre, sa présence n'étant plus qu'une chaleur diffuse, une odeur de sueur et de désespoir, tandis que les pleurs de Mara s'étouffaient, devenant un murmure lointain, un bruit d'eau sur des galets. Les électrodes s'abaissèrent, fleurs d'acier aux pétales de cuivre, et Lyra sentit le contact visqueux du gel conducteur sur ses tempes, une humidité froide qui semblait déjà drainer la chaleur de son sang, préparant le terrain pour la grande moisson.

Elle ferma les yeux, et l'obscurité derrière ses paupières ne fut pas vide, elle fut peuplée de spectres d'ambre et de sépia, le moteur Mnémosyne fouillant ses replis cérébraux avec la délicatesse d'un amant cruel, cherchant la veine la plus riche, le souvenir le plus dense en vie. Le vaisseau gémit, un craquement de métal supplicé qui résonna dans sa propre cage thoracique, et elle sut qu'elle n'avait plus le luxe de l'hésitation, que le temps s'étirait ici comme une pâte molle, menaçant de se rompre. Elle offrit d'abord des bribes, des souvenirs de périphérie, l'odeur d'un pain grillé un matin d'automne, la sensation d'un tissu de laine qui gratte le cou, mais le moteur les recracha, ces étincelles étaient trop faibles pour alimenter la poussée nécessaire à l'arrachement. Il lui fallait un pilier, une racine profonde, quelque chose qui tenait encore son âme droite dans ce désert de titane, et c'est alors qu'il apparut, émergeant des brumes de son enfance : son père.

L'image se précisa avec une violence de cristal, elle sentit soudain l'odeur de l'atelier, un mélange enivrant de sciure de bois, d'huile de lin et de tabac de pipe, une effluve si réelle qu'elle crut sentir la rugosité de l'établi sous ses paumes d'enfant. Il était là, sa silhouette massive bloquant la lumière dorée du couchant, ses mains larges, aux ongles ourlés de noir, qui maniaient le rabot avec une tendresse infinie, faisant s'envoler des copeaux blonds comme des boucles de cheveux. Lyra sentit un déchirement dans son ventre, une douleur sourde et liquide, car elle s'accrochait au timbre de sa voix, une basse profonde, granuleuse, qui racontait des histoires de constellations disparues tout en lui caressant le sommet de la tête. La machine commença à aspirer, et la sensation fut celle d'une soie qu'on effiloche, fil par fil, une lente dévoration de son propre tissu intérieur qui la laissait haletante, la bouche ouverte sur un cri muet.

Elle vit le visage de son père se flouter, les traits s'effaçant comme une aquarelle laissée sous une pluie battante, le bleu de ses yeux — ce bleu dont elle avait hérité — se délavant pour devenir un gris de cendre. Elle essaya de retenir le rire de cet homme, ce son qui réchauffait autrefois les soirées d'hiver, mais il s'étouffait, se transformait en un sifflement de vapeur, une scorie de données consommées par le foyer du saut. La texture de sa barbe, ce picotement sur sa joue quand il l'embrassait pour lui dire bonne nuit, devint une abstraction, une idée de rugosité sans objet, une ombre sans corps. Lyra sentit son propre cœur rater un battement, un vide vertigineux s'ouvrant dans sa poitrine, là où résidait autrefois cette certitude d'être aimée, cette ancre qui la liait à une terre qu'elle ne reverrait jamais.

Le moteur rugit, une vibration de triomphe qui fit trembler les parois de l'Autel, et Lyra perçut dans un éclair de lucidité agonisante le saut se produire, l'espace-temps se plier sous le poids de son sacrifice, les étoiles s'étirant en longs filaments de lumière morte. Elle fut projetée dans un tunnel de sensations blanches, un blizzard de neurones en feu où chaque flocon était un fragment de son passé qui partait en fumée, laissant derrière lui une blancheur stérile, un silence de neige. Son père n'était plus

qu'un concept vide, un mot sans image, une fonction biologique dont elle avait perdu le goût et la couleur, une silhouette de poussière qui s'effondrait dans le néant pour que des milliers d'inconnus puissent continuer à respirer dans leurs cercueils de glace.

Lorsqu'elle revint à elle, le silence était revenu, un silence épais, cotonneux, seulement troublé par le cliquetis métallique des électrodes qui se rétractaient, se détachant de sa peau avec un bruit de succion écœurant. Elle resta immobile, les bras en croix, sentant le froid de la pièce l'envelopper comme un linceul, tandis que ses yeux, grands ouverts, fixaient le plafond nervuré du vaisseau. Elle ne voyait plus les nuances de gris et d'acier, tout lui semblait baigné dans une lumière laiteuse, monochrome, comme si la couleur même s'était évaporée de son univers en même temps que ses souvenirs. Elle tourna lentement la tête vers Elias, qui s'approchait, son visage marqué par une détresse qu'elle ne comprenait plus tout à fait, car l'empathie elle-même semblait avoir été émoussée par l'érosion.

Il lui prit la main, et Lyra sentit la chaleur de sa peau, la texture des cals sur ses paumes, mais c'était comme toucher un objet étranger, une matière biologique sans lien avec elle-même. Mara était là aussi, ses petits doigts agrippant le bord de l'Autel, ses yeux humides cherchant un signe de reconnaissance, mais Lyra ne voyait en elle qu'une enfant triste, une forme familière dont l'importance lui échappait, un écho dont elle avait oublié la source. L'homme murmura quelque chose, un nom sans doute, une interrogation chargée d'une tendresse qui lui parut soudain indécente, presque effrayante dans sa nudité.

« Lyra... » dit-il, sa voix tremblante, cherchant à percer le brouillard qui s'était installé dans son regard.

Elle cligna des yeux, et le monde se stabilisa, mais c'était un monde plat, sans relief émotionnel, un décor de théâtre dont on aurait retiré les âmes. Elle se redressa, ses mouvements étant d'une lenteur de automate, et elle sentit une absence atroce là où se trouvait autrefois son identité, un trou noir intérieur qui continuait de dévorer ce qu'il

restait de sa substance. Elle essaya de convoquer son propre nom, de le faire résonner dans son esprit pour se rassurer, pour se raccrocher à quelque chose de solide dans ce naufrage intime.

Lyra. C'était elle, cette enveloppe de chair et d'os qui frissonnait sous le contact de l'air conditionné. Mais le reste, le nom qui venait après, celui qui la reliait à une lignée, à cet homme à la barbe de sciure, à cette histoire de bois et de constellations, s'était dissous. Elle chercha la première lettre, un son, une syllabe, mais il n'y avait que le vide, un abîme de grisaille où plus rien ne prenait racine. Elle n'était plus la fille de personne, elle n'était plus que la Veilleuse, un moteur de chair dont le passé s'était transformé en distance, en parsecs, en survie. Elle regarda Elias, ses yeux d'un gris de fer, dénués de toute étincelle humaine, et elle sut, au fond de son être dévasté, que le saut avait réussi, mais que la femme qui venait d'atterrir de l'autre côté du néant était une étrangère dont elle-même ignorait le nom.

Chapitre 8

Le Journal Muet

Le papier, jauni et friable sous la pulpe de ses doigts, murmurait une plainte de cellulose et de poussière tandis qu'elle l'effleurait dans le silence oppressant de sa cabine, cette cellule de métal où l'air recyclé gardait toujours un arrière-goût de cuivre et de sueur froide. Lyra sentait le grain de la feuille contre sa peau, une texture rugueuse, presque animale, qui semblait vouloir lui raconter une histoire qu'elle ne savait plus entendre, une suite de signes charbonneux, de boucles et de griffures qui dansaient devant ses yeux comme des insectes morts. Elle passa son index sur un trait de graphite particulièrement épais, une courbe qui aurait pu être l'arc d'un sourcil ou la pente d'une colline au crépuscule, mais pour elle, ce n'était plus qu'une cicatrice noire sur un champ de neige, une marque dépourvue de sens, un vestige d'une langue dont elle avait perdu la clé. Son cœur, ce muscle fatigué qui battait la mesure de ses renoncements, heurtait sa cage thoracique avec une régularité de métronome, un bruit sourd et organique qui se mêlait aux vibrations sourdes du *Sursis*, ce géant de titane qui dérivait dans l'éther en dévorant les lambeaux de son âme. Elle porta le journal à son visage, fermant les yeux pour humer l'odeur de l'encre, ce parfum de vieille nuit et de suie qui lui rappelait vaguement quelque chose de chaud, de réconfortant, l'odeur d'un feu de bois peut-être, ou celle de la peau d'un être aimé dont le souvenir s'était évaporé lors du dernier saut vers le vide. Rien ne venait, seulement une sensation de vertige, une chute libre dans un puits de coton gris où les visages se dissolvaient comme des perles de sucre dans une eau tiède, laissant derrière eux une amertume qui lui tapissait le fond de la gorge.

Elle tourna une page, le froissement du papier résonnant dans ses oreilles comme un cri étouffé, et elle s'arrêta sur le dessin d'une petite main, cinq doigts gracieux esquissés avec une tendresse qui la fit frissonner, car elle sentait, dans la mémoire de

ses propres muscles, le poids de cette main qu'elle avait dû tenir un jour. Qui était cet enfant dont l'absence creusait un trou béant dans sa poitrine, une plaie invisible qui ne cessait de suinter une tristesse sans nom, une mélancolie de sel et de larmes taries ? Les contours du dessin étaient flous, comme si la main elle-même tentait de s'échapper de la page pour retourner au néant, et Lyra sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe, là où la peau était fine et parcheminée, là où les électrodes du moteur Mnémosyne la mordaient chaque fois qu'elle s'offrait en pâture à la machine. Elle n'était plus qu'une archive vivante que l'on effaçait ligne après ligne, un palimpseste de chair où le futur s'écrivait sur les ruines de son passé, et cette pensée lui apporta une bouffée de paranoïa, une chaleur acide qui lui monta aux joues.

Elias. Son nom lui revint en tête avec la dureté d'un caillou, un son froid et métallique qui semblait appartenir à la structure même du vaisseau, et elle l'imaginait derrière la porte, épiant ses moindres respirations, attendant que la dernière étincelle de sa conscience s'éteigne pour ne laisser qu'une pile biologique parfaitement fonctionnelle. Était-il vraiment cet allié à la voix de velours, celui qui lui tenait la main quand les courants électriques labouraient son cortex, ou n'était-il que le gardien de son abattoir personnel, un ingénieur de l'oubli veillant à ce que le combustible ne s'épuise pas trop vite ? Elle revit l'éclat de ses yeux, ce gris d'orage qui ne reflétait aucune pitié, et elle se demanda s'il ne prenait pas un plaisir secret à la voir se déliter, à la voir devenir cette chose éthérée, cette sainte de l'amnésie qui propulsait des milliers de dormeurs vers un horizon de glace. Le journal lui parut soudain étranger, presque hostile, comme s'il avait été placé là par Elias lui-même pour tester les vestiges de sa raison, pour mesurer combien de parsecs elle pouvait encore acheter avec les débris de son identité.

Elle se leva, ses jambes tremblantes comme des tiges de roseau sous la brise artificielle du conduit d'aération, et elle s'approcha du miroir dont la surface polie lui renvoya l'image d'une femme qu'elle ne reconnaissait pas, une créature aux yeux délavés, à la peau si pâle qu'on aurait dit de la porcelaine ancienne prête à se briser sous la moindre pression. Ses doigts errèrent sur les cicatrices de ses tempes, ces

reliefs de chair durcie qui étaient les seuls ancrages qu'il lui restait dans le réel, et elle sentit le froid du métal qui tapissait les parois de sa chambre s'insinuer dans ses os, comme si elle était déjà en train de se transformer, de devenir une pièce détachée du moteur, un rouage de chair et de sang intégré à la symphonie mécanique du *Sursis*. Elle n'était plus Lyra, elle n'était plus cette femme qui aimait l'odeur de la pluie sur la terre chaude et le goût des fruits mûrs, elle était le moteur, elle était la vibration constante qui parcourait la coque, elle était le cri silencieux qui déchira l'espace-temps à chaque saut.

Le journal glissa de ses mains et tomba sur le sol avec un bruit mat, s'ouvrant sur une page blanche, un vide terrifiant qui semblait l'appeler, l'inviter à s'y perdre définitivement, et elle resta là, debout, enveloppée dans le silence de plomb du vaisseau, écoutant le sang cogner contre ses tympanes, une mélodie organique qui s'éteignait peu à peu, remplacée par le chant électrique de Mnémosyne qui réclamait son prochain tribut, sa prochaine dose de souvenirs, son prochain morceau de vie à brûler pour que l'humanité, cette abstraction lointaine, puisse enfin atteindre une rive qu'elle ne verrait jamais qu'à travers le brouillard de son propre effacement. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle crut voir, un instant seulement, le reflet d'un sourire d'enfant, mais l'image s'effrita aussitôt, ne laissant que le goût amer de l'ozone et la certitude atroce qu'elle était déjà morte, bien avant que le voyage ne touche à sa fin. Sa main, pourtant, se serra sur le rebord de la couchette, cherchant la sensation du froid pour se prouver qu'elle existait encore, que la douleur était la seule preuve de sa présence dans ce monde de métal et d'étoiles mortes, une ancre de souffrance dans l'océan de l'oubli total qui l'attendait au prochain tournant de la galaxie.

Elle imagina Elias entrant dans la pièce, ses pas feutrés sur le linoléum, ses mains sèches et précises se posant sur ses épaules pour la guider vers l'Autel des Neurones, et une onde de dégoût la traversa, une sensation de viol intime qui lui fit monter la bile aux lèvres. Il ne voyait en elle qu'une jauge de carburant, une variable dans une équation de survie, et chaque mot doux qu'il prononçait n'était qu'un lubrifiant pour

faciliter la transition vers le néant. Elle se sentit soudainement nue, exposée, ses pensées elles-mêmes devenant la propriété du vaisseau, et elle se recroquevilla sur son lit, cherchant la chaleur de son propre corps, l'odeur de sa peau qui était la seule chose que la machine ne pouvait pas encore lui voler, ce mélange d'acidité et de musc qui était le dernier vestige de son humanité. Elle était une pièce d'orfèvrerie biologique, un joyau de souffrance poli par les sauts successifs, et tandis que le sommeil commençait à l'envelopper d'une étreinte de plomb, elle se promit de ne plus rien écrire, de ne plus rien laisser derrière elle, afin que lorsque l'oubli serait complet, il ne reste plus rien de la Veilleuse qu'une ombre sans visage, une trace de fumée dans le sillage d'un navire fantôme filant vers un futur qu'elle avait déjà cessé d'espérer. Ses battements de cœur ralentirent, s'accordant au rythme du moteur, et dans ce demi-sommeil hanté de spectres, elle sentit la morsure familière de l'électricité qui commençait déjà à picoter ses nerfs, une promesse de douleur et de vide qui était devenue son unique réalité, sa seule raison de respirer encore un peu, juste le temps d'un dernier sacrifice.

Chapitre 9

La Révolte de la Chair

La chair, sous les doigts tremblants d'Elias, n'était plus tout à fait de la chair, mais une sorte de parchemin vivant, une étoffe de soie meurtrie qui semblait vouloir se détacher de l'ossature pour s'enfuir dans le néant. Il sentait, contre la pulpe de ses pouces, le battement erratique des artères au creux des tempes de Lyra, là où les cicatrices rituelles dessinaient des constellations de boursouflures rosées, des reliefs de peau durcie qui gardaient en mémoire la morsure des électrodes. L'air de la chambre de veille était saturé d'une vapeur lourde, un mélange entêtant d'ozone froid, de sueur aigrette et de cette odeur de cuivre chaud qui émanait des plaies mal refermées, une fragrance de sacrifice qui collait au fond de la gorge comme un poison sucré. Lyra respirait avec une lenteur de suppliciée, ses poumons sifflant doucement dans le silence de la nef, et chaque inspiration paraissait soulever une chape de plomb invisible, tant son corps semblait peser des siècles d'histoire en train de s'effacer. Ses paupières, d'un violet translucide, battaient nerveusement sur ses yeux décolorés, et Elias pouvait deviner, derrière cette barrière d'albâtre, le tumulte d'un esprit qui se dévorait lui-même pour nourrir les entrailles de titane du *Sursis*.

Il approcha une éponge imbibée d'eau tiède, infusée de lavande synthétique et de sel marin, et la pressa délicatement contre le front de la Veilleuse. Le contact de l'humidité sur la peau brûlante de fièvre déclencha un tressaillement qui parcourut tout le buste de la jeune femme, une onde de choc minuscule qui fit vibrer les draps de lin rêche. Elias ferma les yeux un instant, laissant ses narines se remplir de l'effluve de la peau de Lyra, ce musc animal et désespéré qui résistait encore à la stérilité clinique du vaisseau, un dernier vestige de forêt humide et de terre battue au milieu de l'immensité vide. Il se rappela, malgré lui, la texture d'un fruit mûr que l'on écrase, la résistance de la pulpe avant qu'elle ne cède, et il eut l'impression horrible

que Lyra était exactement cela : un fruit dont la machine exprimait chaque goutte de nectar mémoriel, ne laissant bientôt qu'une écorce sèche et amère.

Les cicatrices sur ses tempes n'étaient plus seulement des marques ; elles étaient devenues des bouches béantes, des stigmates qui pleuraient une lymphé claire, signe que le corps refusait désormais l'interface, que la biologie s'insurgeait contre la poésie cruelle du moteur Mnémosyne. Elias voyait les bords des incisions virer au rouge sombre, une teinte de vin lie-de-vin qui contrastait violemment avec la pâleur cadavérique du reste de son visage. Le dilemme lui broyait les viscères, une douleur sourde et lancinante qui se logeait juste sous son sternum, là où la loyauté envers l'espèce se heurtait à l'horreur de l'agonie individuelle. S'il activait la séquence de saut suivante, si les vrilles d'argent plongeaient à nouveau dans ces plaies pour y puiser la substance des rêves de Lyra, il savait que le lien se romprait, que le fil de soie qui retenait encore l'âme de la jeune femme à son enveloppe de chair s'effilocheait définitivement. Elle ne serait plus qu'un automate respirant, une sainte de cire propulsant des milliers de dormeurs vers un horizon dont elle n'aurait même plus le concept.

"Lyra," murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un froissement de papier dans l'immensité de la salle des machines.

Il posa sa main sur la sienne, une main si légère qu'il craignait de la briser, une main dont il connaissait chaque grain de beauté, chaque petite cicatrice d'enfance, mais dont il sentait maintenant que la chaleur s'évaporait, remplacée par le froid du métal qui l'entourait. La peau de Lyra était moite, glissante, une texture d'algue échouée qui semblait vouloir se liquéfier sous son toucher. Dans l'esprit d'Elias, les images se bouscuaient : le goût du café partagé dans la pénombre du pont d'observation, la sensation de la laine de son pull contre sa propre joue, l'odeur de la pluie sur le bitume qu'elle lui avait décrite un soir de mélancolie, des souvenirs qui n'étaient pas les siens mais qu'il portait maintenant comme un fardeau sacré. Chaque parsec franchi était une trahison, chaque saut était un viol de l'intimité la plus profonde, et il se

sentait comme le complice d'un crime cosmique, le bourreau qui caressait la victime avant de lui porter le coup de grâce.

Soudain, Lyra ouvrit les yeux. Ce n'était pas le regard de la femme qu'il avait aimée, mais celui d'une créature déjà à moitié dissoute dans l'éther. Ses pupilles étaient dilatées, deux abîmes noirs entourés d'un iris gris de brume, et elle semblait chercher à travers lui quelque chose qui n'existait plus. Elle remua les lèvres, et le son qui s'en échappa fut un râle sec, une plainte de gorge desséchée qui n'avait plus le timbre de sa voix d'autrefois. Elle cherchait un mot, un nom, une ancre, mais le moteur avait déjà dévoré la syllabe, laissant sa bouche vide et son cœur affolé. Elias sentit les battements de Lyra s'accélérer sous ses doigts, une cavalcade désordonnée, un tambour de guerre frappé par une main épuisée. La chair se révoltait, les muscles se tendaient dans des spasmes involontaires, refusant le repos qui n'était qu'un prélude à une nouvelle spoliation.

Il y avait dans cette pièce une odeur de fin du monde, non pas celle des explosions et du feu, mais celle, plus terrifiante, du déclin organique, du pourrissement de l'espoir. Elias regarda les consoles qui clignotaient, les voyants ambrés qui réclamaient le prochain sacrifice, le prochain souvenir à brûler pour que le *Sursis* puisse déchirer le voile de l'espace-temps. Il imaginait les cryo-dormeurs dans leurs cercueils de verre, des milliers d'âmes suspendues dans un froid de cristal, ignorant tout du prix de leur survie, ignorant que leur avenir était tissé avec les fibres nerveuses d'une femme qui s'effaçait. S'il arrêtait tout, s'il débranchait les électrodes et laissait le vaisseau dériver dans le vide éternel, il sauverait peut-être ce qui restait de Lyra, ce petit noyau de conscience, cette étincelle de vie qui refusait de s'éteindre. Mais ils mourraient tous, perdus entre les galaxies, des fantômes de fer dans un océan de ténèbres.

La main de Lyra se referma sur son poignet avec une force surprenante, une poigne de noyée. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair, et Elias ressentit une douleur aiguë, presque salvatrice, un rappel de la réalité physique au milieu de ce cauchemar vaporeux. Il vit une larme perler au coin de l'œil de la Vieilleuse, une larme unique qui

roula sur sa tempe et vint mourir dans l'une des cicatrices, s'y mélangeant à la lymphe et au sang. Cette larme avait le goût de tout ce qu'ils perdaient : le sel de la mer, l'humidité des baisers, la sueur des étreintes. Elle était l'essence de leur humanité, un condensé de douleur et de beauté que la machine ne pourrait jamais totalement assimiler.

Elias se pencha, son visage à quelques millimètres du sien, inhalant l'air qu'elle expirait, un souffle chaud et fiévreux qui sentait l'agonie et le désir. Il posa ses lèvres sur son front, là où la peau était la plus fine, là où la chaleur était la plus insoutenable. Il goûta le sel de sa détresse, sentit la vibration des machines à travers son propre crâne, et il sut, avec une certitude qui lui brisa le cœur, qu'il ne pourrait pas l'arrêter. Son corps à elle se sacrifiait déjà, ses cellules s'offraient en holocauste au moteur, et le voyage vers Andromède était devenu une marche funèbre dont elle était à la fois la musique et le cadavre. Il resta là, immobile, tandis que le moteur Mnémosyne commençait à ronronner plus fort, un chant de sirène électronique qui appelait sa proie, et Elias continua de caresser les cicatrices de Lyra, sentant sous ses mains la révolte de la chair qui s'inclinait enfin devant l'implacable nécessité du vide.

Chapitre 10

Le Point de Non-Retour

La sueur perlant sur la tempe d'Elias avait un goût de cuivre et de fatigue, une amertume qui se mêlait à l'odeur d'ozone et de métal chauffé à blanc émanant des parois du *Sursis*. Lyra sentait chaque pore de sa propre peau comme une blessure ouverte, une membrane trop fine séparant son essence déclinante de l'appétit insatiable de la machine. Ses doigts, longs et diaphanes, effleuraient le velours râpé du siège de l'Autel, cherchant une ancre dans la matérialité des choses, tandis que l'ombre d'Elias l'enveloppait comme un linceul protecteur. Il y avait dans l'air cette lourdeur particulière, celle des chambres où l'on veille les mourants, un mélange de poussière interstellaire et d'humanité confinée. Elias s'agenouilla, ses genoux craquant dans le silence oppressant de la soute, et il posa sa main sur la cheville de Lyra, là où la peau était si blanche qu'elle semblait émettre sa propre lueur malade.

— J'ai essayé, murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un froissement de papier de soie, un souffle qui vint mourir contre la courbe de la gorge de Lyra.

Il ne regardait pas ses yeux, ces orbes délavés qui ne reflétaient plus que le vide des étoiles, mais fixait les électrodes de cuivre qui s'enfonçaient dans sa chair. Il sortit de sa tunique un petit cristal de données, une gemme de verre sombre qui semblait pulser d'une lumière mourante. Lyra sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale, une onde de froid qui n'avait rien d'électrique, mais tout de viscéral. Elle savait ce que ce cristal contenait : l'écho de ce qu'elle avait été avant que le moteur Mnémosyne ne commence à dévorer son passé par fragments de joie et de douleur.

— J'ai tenté de sauvegarder ton rire, Lyra, continua-t-il, et ses doigts tremblaient sur le cristal, grattant la surface lisse comme pour en extraire une chaleur perdue. Je

voulais garder cette vibration, celle qui te parcourait le buste quand on regardait les nébuleuses de l'Ancien Monde, ce son qui sentait le miel sauvage et la terre mouillée après l'orage. Mais le fichier... il est corrompu.

Le mot « corrompu » résonna dans l'esprit de Lyra comme un glas. Elle ferma les paupières, et derrière ses yeux, elle ne vit pas de données, mais un paysage de cendres. Elle essaya de convoquer le souvenir de ce rire, de sentir ses poumons se gonfler, ses cordes vocales vibrer, mais elle ne trouva qu'une béance, une gorge sèche et un silence de plomb. Elias approcha le lecteur de son oreille, et elle entendit. Ce n'était pas un rire. C'était un râle métallique, une distorsion hachée qui évoquait le cri d'un oiseau de métal s'écrasant contre une paroi de verre. C'était le son de l'oubli en train de digérer la vie. C'était une insulte à la beauté de ce qu'elle avait été, une texture de grincements et de silences abrupts qui lui écorchaient le tympan.

— Ça ne ressemble à rien, souffla-t-elle, et sa propre voix lui parut étrangère, une note monocorde dépourvue de la sève du désir. C'est une carcasse, Elias. Une carcasse de bruit.

Elle ouvrit les yeux et plongea son regard dans celui de l'ingénieur. Elle vit la détresse de l'homme, l'odeur de son désespoir qui lui rappelait le musc et la sueur froide des bêtes traquées. Il aimait un fantôme. Il s'accrochait à des pixels de mémoire tandis qu'elle, elle n'était déjà plus qu'une architecture de vide. Une lucidité brutale, froide comme le vide sidéral, l'envahit alors, chassant les dernières brumes de sa mélancolie. Elle comprit que chaque résidu, chaque tentative de sauvetage était une ancre qui ralentissait la course du vaisseau, une impureté dans le carburant de leur survie.

— Brûle-le, Elias, dit-elle, et elle posa sa main sur la sienne, écrasant le cristal entre leurs paumes jointes.

La chaleur de leurs mains mêlées était la seule chose réelle dans cet univers de titane. Elle sentait le battement du pouls d'Elias contre sa peau, un rythme rapide,

désordonné, qui contrastait avec le métronome implacable du moteur.

— Tout ? demanda-t-il, sa voix se brisant comme une branche sèche. Même les sauvegardes de secours ? Même les images de... de Mara ?

Le nom de sa fille traversa Lyra comme une lame de glace. Mara. Elle revit, l'espace d'un battement de cil, une petite main potelée agrippant son index, sentit l'odeur de lait chaud et de talc qui émanait autrefois de la nuque de l'enfant. Mais l'image était déjà floue, les contours de son visage s'effilochaient comme de la fumée sous un vent violent. Elle ne savait plus si Mara avait les yeux verts de son père ou le bleu délavé de la lignée des Vance. Elle ne savait plus si la sensation de ses bras autour de son cou était un souvenir ou une invention de son esprit agonisant pour combler l'abîme.

— Tout, répéta-t-elle, et le mot eut le goût de la cendre. Brûle Mara, Elias. Brûle le souvenir de ses premiers pas, brûle l'odeur de ses cheveux au soleil, brûle la couleur de sa robe le jour du départ. Le moteur a faim, et nous ne pouvons pas lui offrir des restes corrompus. Pour que le vaisseau arrive, pour que les millions de dormeurs se réveillent sous un vrai soleil, il ne doit rien rester de moi. Pas même une ombre. Pas même un regret.

Elias la regarda avec une horreur mêlée d'une admiration tragique. Il sentait sous ses doigts la résolution de Lyra, une force tectonique qui semblait émaner de ses os mêmes. Il se pencha davantage, son visage frôlant le sien, et elle put sentir l'humidité de ses larmes qui s'écrasaient sur sa joue, chaudes et salées, comme des perles de vie offertes au néant.

— Tu seras seule, Lyra. À la fin du voyage, tu seras une page blanche. Tu marcheras sur Andromède et tu ne sauras même pas pourquoi tes pieds foulent le sable. Tu ne sauras pas que tu as aimé.

— Je serai le vent, murmura-t-elle, ses yeux se perdant à nouveau dans la structure

complexe des câbles qui pendaient du plafond comme des lianes de cuivre. Je serai l'espace entre les atomes. Ce n'est pas ma mémoire qui compte, Elias, c'est leur futur. Nourris la machine de mes débris. Fais de mon passé un brasier assez puissant pour nous arracher à cette agonie.

Elle se rallongea sur l'Autel, offrant son corps à la froideur du métal. Elias, d'un geste lent, presque liturgique, inséra le cristal corrompu dans la fente de l'incinérateur mémoriel. Un bourdonnement sourd monta des profondeurs du *Sursis*, une vibration qui fit frémir la moelle des os de Lyra. Elle sentit une chaleur soudaine envahir son crâne, une incandescence douce au début, comme le premier rayon du matin, puis dévastatrice, comme une éruption solaire.

Elle sentit le rire s'évaporer, les dernières notes de cette mélodie qu'Elias avait tant voulu sauver se dissolvant dans le flux de données. Puis, ce fut le tour de Mara. Elle sentit le poids de l'enfant quitter ses bras imaginaires, la douceur de sa peau s'effacer de sa pulpe digitale, le timbre de sa voix s'éteindre dans un lointain inaccessible. C'était une amputation de l'âme, une écorchure qui laissait sa conscience à vif, mais elle ne cria pas. Elle se concentra sur la sensation de l'air qui entrait et sortait de ses poumons, sur le goût métallique de sa salive, sur la présence charnelle d'Elias qui, dans un dernier geste de dévotion, posa ses lèvres sur sa main alors que le saut commençait.

L'espace autour d'eux se tordit. La réalité devint fluide, une étoffe de soie que l'on déchire. Lyra sentit son être s'étirer, se diviser, devenir la propulsion même du vaisseau. Elle n'était plus une femme, elle était une trajectoire, une comète de souvenirs sacrifiés traçant un sillage de feu dans l'obscurité éternelle. Sous elle, le moteur rugissait de gratitude, transformant ses amours perdues en une poussée colossale, une énergie pure et aveugle qui les projetait vers un ailleurs où, peut-être, le silence n'aurait plus besoin d'être nourri de cœurs humains. Elias restait là, agrippé à la carcasse de l'Autel, sentant la chaleur de Lyra s'éteindre peu à peu pour devenir la froideur des étoiles, tandis que dans la chambre des machines, le dernier écho d'un

rire d'enfant se transformait en lumière.

Chapitre 11

Le Dernier Parsec

Le métal de l'Autel est une morsure de glace contre l'échine de Lyra, une caresse minérale qui tranche avec la fièvre dévorante qui palpète déjà sous ses tempes, là où les électrodes s'enfoncent dans sa chair avec une familiarité obscène. L'air dans la salle des machines est saturé d'une odeur de cuir ancien et d'ozone, un parfum de fin du monde qui se mêle à la sueur froide perlant sur son front, tandis que le rugissement du moteur Mnémosyne n'est plus un bruit, mais une vibration sourde qui remonte le long de ses membres, faisant danser ses os dans une gigue invisible. Elias est une présence tiède, un poids de lin et d'humanité dont elle sent encore la pression sur sa main, mais son contact s'étiole déjà, devenant une sensation lointaine, comme le souvenir d'un soleil qu'on aurait seulement imaginé derrière un rideau de brume. Elle ferme les yeux, et sous ses paupières, le noir n'est pas vide ; il est habité par les derniers lambeaux de ce qu'elle appelle encore *soi*, des fragments de soie et d'épices, des éclats de rires qui résonnent dans le creux de son estomac comme des cloches de cristal.

Le moteur réclame son dû, une exigence muette qui tire sur les fils de son cortex avec la patience d'un prédateur affamé, et Lyra sent la première vague de l'extraction déferler, une marée ambrée qui lèche les bords de sa conscience, cherchant la faille, cherchant la substance la plus dense, la plus pure. Elle tente de retenir Mara, de s'agripper à la texture de ses cheveux fins, cette douceur de duvet d'oiseau qui chatouillait son menton lorsqu'elle la portait, mais la machine est une bouche immense qui aspire tout, transformant la sensation de la peau de sa fille en une énergie cinétique, une poussée brutale qui fait craquer les membrures de titane du *Sursis*. Elle sent le souvenir se détricoter, les boucles d'or de l'enfant se changeant en filaments de lumière, le poids de son petit corps contre sa hanche s'évaporant pour

devenir la force gravitationnelle qui courbe l'espace-temps autour du vaisseau. C'est une agonie exquise, une dévoration qui goûte le miel amer et le cuivre, une déconstruction millimètre par millimètre de son architecture intérieure, où chaque battement de son cœur envoie une décharge de pure nostalgie dans les circuits du moteur, propulsant des tonnes d'acier à travers les replis de l'univers.

Soudain, le noyau central de son être est atteint, ce sanctuaire où elle avait dissimulé le nom de Mara, le son de sa voix disant "maman" comme une prière chuchotée à l'aube, et la machine rugit d'une joie métallique en s'emparant de ce trésor final. Lyra se cambre sur l'Autel, ses doigts griffant le métal froid alors que l'explosion de lumière ambrée inonde ses globes oculaires, une clarté si intense qu'elle semble brûler les odeurs mêmes de sa vie passée, remplaçant le parfum de la pluie sur la terre sèche par une sécheresse électrique, absolue. Elle sent l'existence de Mara glisser hors d'elle, non pas comme une mort, mais comme une expiration infinie, une ponction de sa moelle spirituelle qui laisse ses veines vides et glacées, tandis que le vaisseau frémit dans une ultime convulsion de gloire, déchirant le voile de la réalité pour s'enfoncer dans le cœur du système d'Andromède. Le vide qui s'installe en elle est d'une texture veloutée, un gouffre de satin noir où rien ne subsiste, pas même la douleur de la perte, car pour souffrir d'un manque, il faudrait encore posséder le fantôme de ce qui a été arraché.

Le saut s'achève dans un silence de cathédrale, un apaisement soudain qui pèse sur ses poumons comme une chape de plomb tiède, et Lyra rouvre les yeux sur une réalité qui n'a plus de nom, une géographie sans repères où chaque atome de son corps lui semble étranger. Ses mains, posées sur le métal, ne sont plus ses mains, mais des outils de chair pâle dont elle ignore la fonction, des objets diaphanes qui tremblent sous une lumière nouvelle, une aube étrangère qui filtre à travers les hublots avec une insistance impitoyable. Elle perçoit le mouvement autour d'elle, le frisson du vaisseau qui se stabilise, l'air qui reprend une consistance plus lourde, chargée de l'espoir des milliers de dormeurs qui ignorent tout du festin de souvenirs qui vient de les sauver. Elias murmure quelque chose, sa voix est un bourdonnement

de basse fréquence qui n'éveille aucun écho dans sa mémoire, un son dépourvu de sens comme le ressac d'une mer sur une rive déserte, et elle le regarde sans le voir, ses yeux gris laiteux reflétant l'éclat des étoiles nouvelles.

Elle cherche en elle une raison de pleurer, une ancre, un visage, mais elle ne trouve qu'une vaste étendue de neige immaculée, une blancheur sensorielle où même le goût de sa propre salive lui semble une découverte inédite, un alliage métallique et salé qu'elle goûte avec une curiosité de nouveau-né. L'image d'une petite fille aux yeux rieurs passe brièvement devant son esprit, mais c'est une image morte, une photographie trouvée dans les décombres d'une civilisation oubliée, dépourvue de la chaleur de la vie, dépourvue de ce lien viscéral qui fait battre le sang plus vite. Elle ne sait plus pourquoi ses seins lui semblent lourds d'une tristesse fantôme, ni pourquoi son ventre se serre en un spasme de deuil inutile, elle est une coque vide, une sainte de l'oubli dont la peau exhale désormais une odeur de poussière d'étoile et de vide intersidéral. Le *Sursis* glisse vers sa nouvelle demeure, porté par le sacrifice d'une femme qui n'existe plus, une pionnière de l'amnésie qui contemple l'horizon d'Andromède avec une indifférence divine, car elle a tout donné, jusqu'à la connaissance même de ce qu'elle a perdu.

Ses doigts se détendent sur le métal de l'Autel, la texture du titane lui paraissant soudain plus réelle que sa propre histoire, et elle se laisse glisser dans la torpeur de l'après-saut, écoutant le rythme de son cœur qui bat désormais pour rien, un métronome solitaire dans une carcasse de verre. L'odeur de Mara, ce mélange de lait et de soleil, s'est définitivement dissipée, remplacée par la neutralité clinique du vaisseau, et Lyra ferme les yeux une dernière fois, savourant la paix monstrueuse de n'être plus personne, une simple particule de conscience flottant dans l'immensité d'un monde qu'elle a acheté au prix de son âme, sans plus savoir pourquoi elle a un jour pensé que le voyage en valait la peine.

Chapitre 12

L'Éveil des Dormeurs

La carcasse de titane du *Sursis* s'immobilise enfin dans une plainte de métal las, une vibration sourde qui remonte le long de l'épine dorsale de Lyra, là où les électrodes ont laissé une chaleur résiduelle, un picotement de sel et d'électricité qui demeure la seule chose qu'elle sache encore nommer avec certitude. Dans le silence qui suit la décharge finale du moteur Mnémosyne, l'air de la cabine de pilotage semble s'épaissir, saturé d'une odeur d'ozone et de poussière brûlée, un parfum de fin du monde qui se mêle à la douceur écœurante des fluides de refroidissement. Lyra est étendue sur l'Autel, ses doigts effilés effleurant la surface brossée du métal froid, et chaque pore de sa peau semble aspirer la paix stérile de cet instant, tandis qu'autour d'elle, le vaisseau commence à respirer d'une manière nouvelle, organique, presque animale. C'est un murmure d'abord imperceptible, le craquement des joints thermiques qui se détendent sous l'influence d'une étoile proche, une chaleur qui vient lécher les parois de verre et de fer, apportant avec elle la promesse d'une lumière que ses yeux, désormais voilés d'une nappe laiteuse et opaque, ne pourront plus jamais décoder.

À travers les cloisons, le processus d'éveil a commencé, une symphonie de dégivrages et de soupirs pneumatiques qui libère des millions de poumons de leur léthargie de cristal. Elle perçoit, par-delà sa propre absence, l'odeur qui s'échappe des cales de cryogénie : un effluve de linge propre, de sueur ancienne et de produits chimiques amers, le parfum de la vie que l'on déballe après un trop long hiver. C'est une marée humaine qui s'ébroue, un frémissement de chairs qui retrouvent leur souplesse, et Lyra sent ce tumulte lointain comme une caresse sur une plaie ouverte, une vibration qui fait écho au vide abyssal logé derrière son front. Son esprit est une chambre blanche, vaste et résonnante, où les meubles ont été emportés un à un, ne laissant que

l'empreinte de leur poids sur le tapis de sa conscience, des ombres de formes sans nom, des échos de rires dont elle a oublié le timbre, des saveurs de fruits dont elle ne connaît plus la couleur. Elle ne sait plus pourquoi ses mains tremblent de cette façon, ni pourquoi le mot « fille » fait naître une contraction douloureuse dans son abdomen, une sensation de faim ou de perte qui ne trouve aucun objet pour se fixer.

Elias entre dans la salle de l'Autel, et le bruit de ses pas sur le sol métallique est une ponctuation brutale dans la torpeur de Lyra, chaque choc de botte résonnant comme un battement de cœur étranger dans la cage thoracique de la pièce. Il apporte avec lui une odeur de café synthétique et de vieux cuir, des effluves qui devraient évoquer des souvenirs, des soirées de veille, des confidences chuchotées dans le clair-obscur des turbines, mais pour Lyra, il n'est qu'une masse de chaleur, une présence texturée qui déplace l'air autour d'elle. Quand il s'approche, elle sent le souffle de sa respiration sur sa joue, un courant d'air tiède qui porte l'amertume du tabac et la douceur de l'inquiétude, et elle tourne vers lui son visage d'albâtre, ses yeux de nacre où ne subsiste aucune étincelle de reconnaissance. Ses globes oculaires sont deux perles de brume, des lunes de givre qui ne reflètent plus le monde, mais semblent absorber toute la lumière de la pièce pour la perdre dans des profondeurs sans fond.

Elias pose une main sur son front, et la rugosité de sa peau, les callosités de ses doigts, le grain de son épiderme contre le sien, tout cela est d'une intensité insupportable, une agression de réalité dans son univers de ouate. Elle ferme les yeux, savourant malgré tout le poids de cette main, cherchant dans le contact charnel une ancre qui n'existe plus, car le moteur a tout pris, a tout bu, jusqu'à la racine même de son appartenance à l'espèce. Elle n'est plus la femme qui a aimé cet homme, elle n'est plus la mère qui a porté un enfant, elle est le résidu d'un miracle, une enveloppe diaphane dont l'intérieur a été dévoré par la faim insatiable du saut spatial. Les larmes qui perlent aux coins de ses paupières n'ont pas de source émotionnelle, elles sont simplement le sel de son corps qui s'exprime, une réaction physiologique à la beauté terrible de l'arrivée, une humidité qui glisse sur ses tempes marquées par les brûlures circulaires des électrodes.

« Nous y sommes, Lyra, » murmure-t-il, et sa voix est un grondement sourd, une vibration qui traverse le bras de la chaise pour venir mourir contre les côtes de la Vieilleuse, mais les mots ne sont que des sons, des notes de musique sans partition. Elle n'entend pas la victoire, elle n'entend pas le soulagement des millions d'âmes qui s'éveillent sous leurs pieds, elle n'entend que le bourdonnement du sang dans ses propres oreilles, un rythme de tambour qui bat pour une terre qu'elle ne verra jamais vraiment. Elle imagine, par une sorte d'instinct animal restant, l'odeur de la nouvelle planète qui doit s'infiltrer par les conduits d'aération : une odeur de terre mouillée, de sève verte, de minéraux vierges, un parfum de genèse qui doit être si différent de la puanteur de métal et de graisse du *Sursis*. Elle essaie de se représenter le goût de l'eau fraîche, le craquement d'une feuille sous un pas, mais ces concepts glissent comme de l'eau sur du verre, ne laissant aucune trace, aucune prise.

Le vaisseau gémit encore, un son de baleine de fer qui s'échoue sur les rivages d'un nouveau système solaire, et les cris de joie commencent à monter des ponts inférieurs, une rumeur de foule qui ressemble au grondement d'un océan lointain. C'est un son organique, plein de salive et de souffle, de cordes vocales qui s'étirent après des siècles de silence, et Lyra se laisse bercer par cette onde de vie qui ne lui appartient plus. Elle se sent devenir transparente, une particule de lumière flottant dans la soupe primitive de ce nouveau monde, une sainte dont le martyr n'a laissé que du vide. Elias serre ses doigts, et elle répond à cette pression par une détente absolue, un abandon de chaque muscle, de chaque fibre, se laissant couler dans l'oubli total de soi, là où la douleur et la joie s'annulent dans une neutralité divine.

Le silence de son esprit est désormais si vaste qu'il pourrait contenir l'univers entier sans en être encombré, une vacuité lumineuse où seule demeure la sensation du métal froid sous son dos et de la main chaude dans la sienne. Elle est le pont brûlé derrière l'humanité, la cendre noire qui a permis l'éclosion du phénix, et alors que les premières navettes de débarquement se détachent du flanc du vaisseau avec un sifflement de vapeur, Lyra Vance expire une longue plainte de contentement aveugle.

Elle ne sait pas qui elle est, elle ne sait pas ce qu'elle a sauvé, mais elle ressent, avec une acuité sensorielle terrifiante, la pulsation de la planète qui tourne en dessous d'eux, une promesse de douceur et de décomposition, de vie qui meurt et qui renaît, une texture de mousse et de roche qui l'attend, même si elle n'a plus de nom pour l'appeler. Elle ferme définitivement ses yeux de lait, écoutant le tumulte des dormeurs qui s'éveillent, ces millions de destins qu'elle porte dans son sang comme une malédiction magnifique, tandis que le *Sursis* entame sa descente finale vers l'horizon d'Andromède.

Chapitre 13

La Sainte de l'Amnésie

La rampe du *Sursis* s'abaissa dans un gémissement de métal supplicié, libérant une bouffée d'air si dense, si chargée d'effluves inconnus, que Lyra crut un instant se noyer dans un océan invisible. C'était une odeur de terre mouillée, de sève fermentée et de pollens sucrés qui lui griffait la gorge, une agression organique succédant aux siècles de sécheresse aseptisée des couloirs du vaisseau. Ses pieds nus hésitèrent sur le bord du titane froid, là où la frontière entre le néant technologique et la vie sauvage se dessinait en une ligne d'ombre nette. Elle fit un pas, puis deux, et ses orteils s'enfoncèrent dans une matière meuble, une sorte de mousse épaisse et fraîche qui semblait respirer sous son poids. La sensation était d'une violence inouïe ; ce n'était pas seulement le contact de la plante de ses pieds avec le sol, c'était le monde entier qui remontait le long de ses jambes, un fourmillement électrique, une caresse de velours humide qui lui arracha un frisson si profond qu'elle sentit ses vertèbres craquer. Elle ne savait plus comment nommer cette sensation, ce frisson de plaisir mêlé d'effroi, car le moteur Mnémosyne avait dévoré jusqu'aux concepts les plus simples, laissant dans son sillage une blancheur laiteuse, un brouillard où les mots flottaient comme des épaves sans attaches.

Elle leva les yeux vers le ciel, et la lumière la frappa comme un coup de poing de soie. Ce n'était pas le blanc chirurgical des plafonniers, mais une clarté d'ambre liquide, une teinte de miel chaud qui se déversait sur sa peau transparente, révélant le réseau bleuté de ses veines sous l'épiderme. Le soleil de ce monde, ou peut-être étaient-ils deux, elle ne le savait plus, baignait tout d'une aura dorée, transformant la forêt lointaine en un brasier de pourpre et de vert émeraude. Lyra ferma les paupières, mais la lumière transperçait encore ses tissus, colorant son univers intérieur d'un rouge pulsant, le rythme de son propre sang qui battait à ses tempes, là où les

cicatrices des électrodes étaient encore tendres, des cratères de chair rosie qui picotaient sous l'ardeur de l'astre. Elle était une page blanche jetée dans un incendie de couleurs, une créature sans passé, sans nom, sans racines, debout sur une terre qu'elle avait engendrée par le sacrifice de sa propre substance. Dans sa poitrine, il y avait un grand trou noir, une absence qui ne faisait pas souffrir, mais qui pesait comme une ancre de plomb, le vide laissé par les visages, par les voix, par les souvenirs de l'enfance qui s'étaient évaporés pour alimenter la poussée des réacteurs.

C'est alors qu'une chaleur plus petite, plus localisée, s'insinua contre sa paume droite. Quelque chose de vivant, de vibrant, venait de glisser ses doigts entre les siens. Lyra ne sursauta pas ; elle n'avait plus assez de réflexes pour la peur. Elle baissa les yeux vers la petite main qui serrait la sienne. C'était une main d'enfant, aux jointures encore potelées, dont la peau sentait le savon de synthèse et une pointe de sel, peut-être de la sueur ou des larmes. L'enfant était là, à ses côtés, une silhouette petite et frêle dont les cheveux sombres brillaient sous la lumière étrangère. Lyra la regarda, et son cœur, ce muscle atrophié par le silence, eut un soubresaut étrange, une contraction qui ressemblait à un souvenir sans image. Elle voyait les yeux de la petite fille, deux billes sombres pleines d'une tristesse immense et d'une espérance plus grande encore, mais aucun nom ne monta à ses lèvres. Le mot "fille" était resté dans les circuits du moteur, brûlé avec l'odeur du café et le goût de la neige. Elle ne voyait qu'une étrangère miniature dont la chaleur lui brûlait la peau, une présence dont le poids dans sa main était la seule chose réelle dans ce paradis de vertige.

L'enfant ne parla pas. Elle se contenta de presser son pouce contre le dos de la main de Lyra, un geste d'une tendresse dévastatrice qui semblait vouloir colmater les brèches de son âme déserte. Lyra sentit l'odeur de l'enfant, un mélange de lait chaud et de poussière d'étoile, et elle laissa cette odeur l'envahir, la remplir comme on remplit un vase vide. Elle ne savait pas qui elle était, ni pourquoi cette petite fille la regardait avec une telle dévotion, mais elle accepta la pression de ces doigts minuscules. C'était une ancre. Un pont jeté sur le gouffre de son amnesia. Elles restèrent ainsi, deux silhouettes diaphanes sur le seuil d'un monde neuf, tandis que

derrière elles, le tumulte des autres arrivants commençait à s'élever, un brouhaha de cris de joie et de sanglots qui ne l'atteignait pas. Pour Lyra, le monde s'était réduit à cette sensation de mousse sous ses pieds, à la chaleur de ce soleil inconnu sur son visage, et à la main moite de l'enfant qui ne la lâchait pas.

L'horizon s'étendait devant elles, immense, une promesse de vallées infinies et de rivières d'argent dont le murmure parvenait jusqu'à ses oreilles comme un chant de sirène. C'était un paysage d'une beauté obscène, un jardin d'Éden payé au prix fort, un lieu où la vie allait foisonner, pourrir et renaître sans se soucier du fantôme qui l'avait rendu possible. Lyra inspira profondément, remplissant ses poumons de cet oxygène trop pur qui lui donnait le vertige. Elle se sentait légère, presque immatérielle, comme si le vent qui agitait les feuilles géantes là-bas pouvait l'emporter à tout moment. Elle était la Sainte de l'Amnésie, la carcasse vide d'une déesse qui avait offert son esprit en pâture au vide pour que d'autres puissent avoir le droit de se souvenir.

Elle ne pleurait pas. Ses conduits lacrymaux semblaient aussi secs que les souvenirs de son père, mais elle ressentait une sorte de paix liquide couler dans ses veines. Une acceptation. Le silence n'était plus une menace, il était une couverture de laine douce. Elle tourna légèrement la tête vers l'enfant, observant la courbe de sa joue, la petite cicatrice sur son menton, le battement rapide de sa carotide. Elle ne savait pas que cette enfant s'appelait Mara, elle ne savait pas qu'elle l'avait bercée dans le ventre du vaisseau en lui promettant des matins comme celui-ci, mais elle savait, par la simple intelligence de ses pores et de ses nerfs, que cette petite vie était sa seule raison d'être encore debout. Elle serra les doigts de l'enfant en retour, un geste instinctif, animal, une réponse de la chair à la chair.

Le vent se leva, plus frais, apportant avec lui le goût de l'iode, signe qu'une mer immense n'était pas loin. Il fit voler les cheveux de Lyra, de longues mèches de soie blanche qui s'emmêlèrent à ceux, plus sombres, de la petite fille. Dans cet entrelacs, le passé et le futur se confondaient, l'oubli et la vie se mariaient dans une étreinte silencieuse. Lyra regarda l'horizon une dernière fois avec cette lucidité terrifiante des

êtres qui n'ont plus rien à perdre. Elle était une étrangère ici, une touriste égarée dans son propre triomphe, mais alors que le soleil commençait à descendre, étirant leurs ombres sur la mousse émeraude, elle comprit que le nom des choses importait peu. La chaleur du soleil sur sa peau n'avait pas besoin de mot pour la réchauffer. La main de l'enfant n'avait pas besoin de titre pour la sauver. Elle ferma les yeux, se laissant bercer par le bourdonnement du monde qui s'éveillait, acceptant enfin le vide magnifique de son être, une étendue de neige vierge sur laquelle le temps allait recommencer, lentement, à écrire. Elle n'était plus Lyra Vance. Elle n'était plus la Veilleuse. Elle était simplement là, un point de conscience dans l'immensité dorée, un cœur qui battait pour personne et pour tout le monde à la fois, dans le silence sacré d'une terre qui l'accueillait comme une mère ne reconnaît plus son enfant, mais l'aime tout de même. Sa respiration s'accorda à celle de la planète, un flux et reflux régulier, organique, une symphonie de poumons et de sève qui montait vers le ciel d'ambre alors que les premières étoiles, inconnues et brillantes, commençaient à percer le voile du crépuscule. Elle resta immobile, une statue de chair sur un socle de terre fraîche, main dans main avec le mystère, prête à disparaître dans la lumière d'un nouveau monde qui n'aurait jamais de mémoire pour elle.

FIN

Merci d'avoir lu "Brûler avant l'oubli total"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)